

THE JOURNAL OF AMERICAN FOLK-LORE

VOLUME 33

1920

EDITED BY
FRANZ BOAS

ASSOCIATE EDITORS

GEORGE LYMAN KITTREDGE

AURELIO M. ESPINOSA

C.-MARIUS BARBEAU

ELSIE CLEWS PARSONS



LANCASTER, PA., AND NEW YORK

Published by the American Folk-Lore Society

G. E. STECHERT & CO., AGENTS

NEW YORK: 151-155 WEST 25TH STREET

PARIS: 16 RUE DE CONDÉ

LONDON: DAVID NUTT, 57, 59, LONG ACRE

LEIPZIG: OTTO HARRASSOWITZ, QUERSTRASSE, 14

MDCCCCXX

curé), il me disait toujours: 'Tais-toi donc, petite sotte, tu vois *ben* que ton feu follet, c'était les yeux du gros matou qui vous suivait,' comme si un feu follet et *pis* des yeux de chat c'était la même chose!"

100. LE COMPAGNON SILENCIEUX,¹

(Préparée par A. GODBOUT et C.-MARIUS BARBEAU.)

Mon oncle Samuel et Baptiste V . . . étaient certainement les deux plus grands *ratoueurs* de L'Islet. Il n'y avait rien à leur épreuve. Les tours les plus pendables ne leur faisaient pas peur. Aussi raconte-t-on encore, dans les veillées, leurs exploits. Ceux qui en étaient victimes ne les trouvaient pas toujours drôles, loin de là. Nul ne pouvait se flatter d'échapper à leur envie, pour ainsi dire maladive, de mystifier tout le monde. Ils n'épargnaient personne, pas plus leurs parents et leurs amis que le reste des mortels. Aussi était-ce avec une espèce de respect qu'on les saluait, chapeau bas, dans l'espoir de s'attirer leurs bonnes grâces.

Quand ils ne trouvaient personne à mystifier, ils en étaient venus à se jouer des tours l'un à l'autre. Mais, comme Baptiste était le plus rusé des deux, ce pauvre oncle Samuel commença bientôt à trouver trop amère la médecine qu'ils servaient pourtant avec tant de libéralité aux autres.

Un jour que Baptiste lui en avait fait un de ses plus salés, mon oncle Samuel lui proposa un marché; à la fin, ils décidèrent de faire un pacte. Par ce contrat, mon oncle Samuel et Baptiste s'engageaient sur leur honneur à ne plus jamais se jouer des tours l'un à l'autre. Tranquilles de ce côté, ils pourraient tout à leur aise, mettre leur imagination à l'œuvre, pour en tirer des nouvelles combinaisons propres à faire endiabler leurs concitoyens.

Ils devinrent la terreur de L'Islet. Il faudrait un volume pour raconter leurs hauts faits; et ma foi! leurs inventions seraient quelquefois trop rabelaisiennes pour qu'on puisse les raconter à nos lecteurs.

— Oui, mes gars, nous racontait lui-même mon oncle Samuel, j'ai joué bien des tours dans ma vie, mais je vous garantis qu'en un seul soir j'ai payé pour plusieurs.

Était-ce l'âme trépassée d'une de mes victimes qui voulait se venger, ou plutôt une de ces victimes en chair et en os qui voulait me payer de ma monnaie? Je l'ignorerais peut-être toujours. Tout ce que je peux vous dire, mes enfants, c'est que, ce soir-là, j'ai eu la plus grande peur de ma vie. Et j'avoue bien franchement que je serais prêt à sacrifier pour le moins la moitié des tours que j'ai faits aux autres plutôt que d'avoir à recommencer la promenade de cette nuit-là.

Je revenais d'une veillée dans le haut de l'Islet. Ce n'était pas une veillée *invitée*, ni une veillée de danse, mais une simple veillée de

¹ Notre correspondant rapporte que ce récit lui fut "raconté bien des fois par Samuel Caron, de l'Islet, le héros de l'aventure."

jeunesses, pour passer le temps, où chacun racontait sa petite histoire et où j'avais fait fureur, je ne m'en cache pas, en racontant quelques-uns de mes meilleurs tours.

On était au commencement de novembre; la terre était gelée et *grignoteuse*; il faisait froid et noir. A peine une étoile se montrait-elle par-ci par-là, à travers de gros nuages gris, qui annonçaient de la neige pour bientôt. Il n'y avait pas *formance* de lune. Je m'en venais bon pas, en sifflant, les mains dans les poches de mon capot. Tout à coup, comme je passais à la petite école, près des talles de 'cerises-à-grappes' qui se trouvent là, je me trouve épaule à épaule avec un homme. Je fais un saut tout d'abord; puis, je me dis: "Tiens, c'est quelqu'un qui revient de veiller comme moi; ça va me faire un compagnon pour jaser. . . . Bonsoir, l'ami," *que* je lui dis. . . . *Motte* . . . "Pas chaud, hein? On n'est pas loin sans neige." . . . *Motte*; pas de réponse. "Je crois bien qu'il est sourd," *que* je me dis. Alors je lui crie à tue-tête: "Allez-vous loin, camarade?" . . . *Motte*; pas plus de réponse que si j'avais parlé à la clôture. Je me mets à l'examiner à la sourdine; mais il faisait tellement noir que je ne pouvais rien distinguer. Je crus cependant m'apercevoir qu'il portait un bonnet grison enfoncé jusqu'aux yeux, et que le bas de son visage était comme enveloppé dans une grosse *crémone* noire. Je crois que, quand bien même j'aurais connu cet homme, je n'aurais pas pu facilement le reconnaître, mis comme il était et par une pareille *noirceur*.

"Tout de même, je me dis en moi-même, puisque tu es si bête, tu vas toujours *prendre une suée* si tu veux me suivre." Puis je me mets à enjamber de mon mieux. *C'est pas* pour me vanter, mes petits gars, mais *j'étais pas* un mauvais marcheur, de mon temps. Mais il emboîta le pas à mes côtés, me suivant pouce à pouce; on aurait dit qu'il était collé *après* moi. Ça commença à me *faire drôle*, mais je me raidis. "Ah ah! je me dis, tu veux t'en aller? Eh bien, fiche ton camp, mon vieux! Je ne suis pas pressé, moi. Prends le devant, si ça te le dit." Je me remis au pas de promenade d'amoureux et, pour faire le brave, je me remis à siffler. Il ralentit le pas en même temps que moi. Hein! hein! ça devenait inquiétant. C'était sûrement quelqu'un qui me poursuivait. Que me voulait donc ce fantôme et pourquoi ce silence obstiné? La peur me prit pour tout de bon.

Nous étions dans le mois où l'on prétend que les morts rôdent sur la terre; et, si les vivants ne me faisaient guère peur, je vous avouerai que je n'avais pas la même assurance avec les morts. A tout événement, je mis la main dans ma poche, et j'en tirai mon couteau à ressort, que je réussis à ouvrir à la sourdine. J'avais envie de courir, mais j'aurais eu l'air d'avoir peur. "Brrr . . . Brrr . . . je disais entre les dents, je gèle — je suis à grosses gouttes. — Courons un peu pour nous réchauffer." Et je partis à la course. Il se mit à courir comme s'il eût été mon ombre.

Nous arrivons enfin à la montée de chez nous. Je pensai: "Je vas toujours bien m'en débarrasser ici. Il prendra son *bord*, et moi, le mien." Arrivé à la barrière, je sautai par-dessus, sans même me donner la peine de l'ouvrir; il la sauta en même temps que moi, et continua à m'accompagner comme un autre moi-même. Là, ma peur redoubla, je sentais les dents me claquer dans la bouche et les cheveux se dresser sur ma tête. Tout de même, j'espérais encore: "C'est peut-être un gars du village des Belles-amours qui monte chez lui par notre montée, à travers les champs."

Mais, je vous dis que je n'étais pas fanfaron, et que je trouvais la montée diablement longue. Dans ces trois ou quatre arpents remplis de talles et de rochers, il faisait noir comme chez le loup; je ne distinguais plus rien, et je m'attendais à chaque instant à être attaqué par ce vagabond que je ne voyais même plus, mais que je sentais trop bien à mes côtés et dont j'entendais le souffle, qui semblait suivre le mien, et les grosses bottes, qui faisaient voler les mottes gelées. Aussi, je tenais solidement mon couteau de la main droite, prêt à m'en servir à la première attaque.

Nous arrivions à la maison. Comme vous savez, là, la montée passe à une vingtaine de pieds au *sorouet*. Je me préparais à lui dire bonsoir pour longtemps, espérant bien encore qu'il continuerait son chemin de ce côté; mais, je *t'en foute*, il se dirigea avec moi vers le perron. D'un bond, je grimpai l'escalier; il y était en même temps que moi. Je foncai dans la porte, que j'ouvris et que je lui refermai sur le nez, en criant à mon père: "Papa, levez-vous! il y a un homme qui *me court*." Réveillés en sursaut, mon père et mon frère Achille arrivent à *la course* et me demandent ce qu'il y a. "Quelqu'un *me court*," je leur dis. Puis, nous regardons aux fenêtres. *Rien que la noirceur*. Personne. Aucun bruit. Nous allumons un fanal; papa, Achille et moi nous faisons et refaisons le tour de la maison. Rien, aucune trace, personne. Nous écoutons pour voir si nous n'entendrions pas quelques branches remuer, quelque bruit, car il faisait très calme. Mais non, tout était silencieux. Enfin, nous rentrons. Maman s'était levée à son tour. J'étais blanc comme un drap.

Quand je fus un peu remis, je leur racontai mon aventure. "Allons, mon pauvre Samuel, tu vois bien que tu es *chaud*," me dit cette pauvre mère. "Ah! pour ça, non, maman, *que je lui dis*; je vous garantis bien que nous n'avons pas pris un coup de la veillée." D'ailleurs, elle n'eut pas de *misère* à constater que j'étais bien à jeun.

Alors elle dit: "Ça doit être quelqu'un qui a besoin de prières? Qui sait, Samuel, peut-être est-ce de tes amis avec qui tu as commis quelques fautes de jeunesse qui vient te demander des prières? Disons-lui un 'De profundis,' et promets-lui une basse messe pour le repos de son âme."